BALAAM : DIEU PRÉSERVE SON PEUPLE ET ACCOMPLIT SA PAROLE
NOMBRES 22:36 – 24:25

INTRODUCTION

Le cycle de Balaam, en Nombres 22-24, ressemble à une scène dressée sur les hauteurs de Moab. Tout y est théâtral : un roi inquiet, un devin célèbre, des messagers chargés d'honneurs, des autels fumants, une ânesse plus clairvoyante que son maître, un ange dans le chemin, puis des oracles qui montent comme un chant au-dessus du camp d'Israël.

Et pourtant, Israël ne fait presque rien. Il campe. Il ignore les tractations. Il ne voit pas Balak préparer sa manoeuvre. Il n'entend pas Balaam négocier sa parole. Il ne sait pas que, sur les sommets, on voudrait le lier par une malédiction. Israël est l'objet de toute l'affaire, mais il n'en est pas l'acteur. Le peuple est en bas, dans la plaine. Dieu, lui, agit en haut.

Ce passage nous enseigne une chose essentielle : **Dieu garde son peuple, et ce qu'il a dit, il l'accomplit.**

Il protège Israël contre la malédiction que les nations veulent faire peser sur lui. Il impose sa parole à Balaam. Il change le venin en bénédiction. Il ouvre l'avenir jusqu'au Roi messianique. Et il avertit son peuple : la protection de Dieu n'est jamais un permis d'idolâtrie.

Le récit est donc moins une histoire sur Balaam qu'une révélation sur l'Éternel. Balaam n'est pas le héros. Balak n'est pas le maître du jeu. Israël n'est même pas informé du danger. Le héros du passage, c'est Dieu : le Dieu qui veille pendant que son peuple dort, qui parle pendant que les hommes marchandent, et qui fait échouer les contrats signés contre les siens.

Nous suivrons cette progression : d'abord la peur de Balak et la menace qui pèse sur Israël ; ensuite Balaam, instrument ambigu que Dieu contraint ; puis les oracles, où la malédiction devient bénédiction et espérance messianique ; enfin l'avertissement : le peuple que Dieu protège doit marcher dans la sainteté. La même vérité rejoint l'Église : Christ garde son peuple, mais il l'appelle à la fidélité.

LECTURE DU PASSAGE

PRÉAMBULE HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE : ISRAËL AUX PORTES DU PAYS

Pour comprendre la crainte de Balak, il faut replacer l'épisode dans son décor. Israël vient de vaincre Sihon, roi des Amoréens, puis Og, roi de Basan. Nombres 21 dit que le peuple s'établit dans les villes de Sihon, notamment à Hesbon :

« Israël prit toutes ces villes, et s'établit dans toutes les villes des Amoréens, à Hesbon et dans toutes les villes de son ressort » (No 21:25, LSG). Or Hesbon avait auparavant appartenu à Moab avant d'être prise par Sihon : « Car Hesbon était la ville de Sihon, roi des Amoréens ; il avait fait la guerre au précédent roi de Moab, et lui avait enlevé tout son pays jusqu'à l'Arnon » (No 21:26, LSG).[1]

Ainsi Israël campe maintenant dans les plaines de Moab, « au-delà du Jourdain, vis-à-vis de Jéricho » (No 22:1, LSG), sur un territoire que Moab avait autrefois possédé, que Sihon avait conquis, puis qu'Israël vient de prendre aux Amoréens. Balak ne voit pas seulement un peuple nombreux près de ses frontières. Il voit un peuple victorieux installé dans une région qui appartient à la mémoire territoriale de Moab. Sa peur est démographique, militaire et politique ; elle est aussi religieuse. Le texte dit : « Balak, fils de Tsippor, vit tout ce qu'Israël avait fait aux Amoréens. Et Moab fut très effrayé en face d'un peuple aussi nombreux » (No 22:2-3, LSG).

Les lieux du récit confirment ce climat de frontière : Bamoth-Baal, le champ de Tsophim sur le Pisga, puis le sommet du Peor appartiennent aux hauteurs transjordaniennes qui dominent les plaines de Moab et la vallée du Jourdain. Le Pisga et le Nébo sont associés à la région d'où Moïse contemplera plus tard le pays promis (Dt 34:1). Peor est lié à Beth-Peor, que Deutéronome situe « au pays de Sihon, roi des Amoréens, qui habitait à Hesbon » (Dt 4:46, LSG). Nous sommes donc dans une zone de conquête récente, de frontières mouvantes, d'anciens souvenirs moabites et de nouvelles réalités israélites. Cela donne à la peur de Balak une profondeur que l'on manque si l'on lit trop rapidement le passage. Il voit l'avenir de son royaume menacé. Il cherche une issue. Comme un roi de l'Antiquité, il la cherche dans le monde invisible.

1. BALAK VEUT MAUDIRE CE QUE DIEU A BÉNI

Balak n'est pas ridicule. Il est même lucide. Ce peuple n'est pas une caravane ; c'est une puissance en marche. Il ne veut donc pas l'affronter seulement par l'épée. Il veut atteindre Israël dans l'invisible. Il convoque Balaam, spécialiste de la parole efficace : « Viens, je te prie, maudis-moi ce peuple, car il est plus puissant que moi » (No 22:6, LSG).

Oui, ce que fait Balak appartient très bien aux usages religieux et politiques de l'Antiquité. Il ne cherche pas seulement une stratégie militaire : il cherche un avantage surnaturel. Dans son esprit, la guerre ne se joue pas uniquement sur le champ de bataille, mais aussi dans le monde invisible. S'il peut obtenir qu'un spécialiste religieux prononce une malédiction efficace contre Israël, il espère affaiblir l'ennemi avant même le combat. Balak raisonne comme beaucoup de souverains antiques : pour vaincre un peuple, il faut neutraliser, retourner ou capter les puissances divines qui le protègent.[2]

[1] Sur la géographie du cycle, la présence d'Israël dans les plaines de Moab et l'arrière-plan des victoires contre Sihon et Og, voir John D. Currid et David P. Barrett, *Crossway ESV Bible Atlas*, Wheaton, Crossway, 2010, p. 99-101. Voir aussi Yohanan Aharoni, *The Land of the Bible: A Historical Geography*, trad. A. F. Rainey, Philadelphia, Westminster Press, 1979, p. 36-37, 210-212 ; Anson F. Rainey et R. Steven Notley, *The Sacred Bridge: Carta's Atlas of the Biblical World*, Jérusalem, Carta, 2006, p. 124-128.

[2] Pour le lien entre guerre, malédiction et avantage surnaturel dans l'Antiquité, voir Georges Posener, *Princes et pays d'Asie et de Nubie. Textes hiératiques sur des figurines d'envoûtement du Moyen Empire*, Bruxelles, Fondation égyptologique Reine Élisabeth, 1940 ; Geraldine Pinch, *Magic in Ancient Egypt*, Austin, University of Texas Press, 1994 ; Mary Beard, John North et Simon Price,

On trouve plusieurs parallèles. Les Égyptiens inscrivaient les noms de leurs ennemis sur des figurines ou des vases d'exécration, puis les brisaient rituellement. Les Mésopotamiens consultaient les dieux et les présages avant les campagnes. Les Romains, plus tard, pratiquèrent parfois l'*evocatio* : on invitait la divinité protectrice d'une ville ennemie à quitter son peuple pour venir recevoir un culte à Rome. Un cas célèbre est celui de Junon Reine lors de la prise de Véies, en 396 av. J.-C. : selon la tradition rapportée par Tite-Live, la déesse protectrice de Véies fut invitée à quitter la cité vaincue, puis son culte fut établi à Rome, sur l'Aventin. Pendant la deuxième guerre punique, en 204 av. J.-C., Rome fit venir la *Magna Mater*, ou Cybèle, depuis l'Asie Mineure : ce n'était pas exactement l'évocation d'une divinité protectrice de Carthage, mais c'était bien une décision religieuse de crise, après consultation des livres sibyllins, afin d'obtenir l'appui divin contre Hannibal.[3]

Mais c'est ici que la foi biblique renverse la logique des nations. Balak croit pouvoir acheter une parole. Il imagine que la bénédiction et la malédiction circulent comme des forces que l'on capte par des rites, des honoraires et des hauts lieux. Or l'Éternel n'est pas une puissance disponible sur le marché religieux. Balak sera, pour ainsi dire, un client mécontent : il paie pour une malédiction et reçoit une bénédiction. Il change de montagne, multiplie les sacrifices, déplace Balaam, modifie les angles de vue ; mais il ne peut pas changer la parole de Dieu.

La leçon est profonde. Le peuple de Dieu peut être menacé par des forces qu'il ne voit pas. Israël, dans cette scène, ne sait pas tout ce qui se prépare. Il n'est pas acteur. Il ne monte pas sur les hauts lieux. Il ne répond pas à Balak. Il ne se défend pas devant Balaam. Il campe, simplement, dans la plaine. Pourtant Dieu veille. Sa providence agit dans le secret.

Les bénédictions de Dieu sont parfois inconnues de ceux qui en bénéficient. Le Seigneur garde les siens avant même qu'ils sachent qu'une menace pesait sur eux. Avant même qu'Israël sache qu'on voulait le maudire, Dieu avait déjà pris sa défense.

2. DIEU ACCOMPLIT SA PAROLE MALGRÉ LES INSTRUMENTS AMBIGUS

Cette deuxième partie permet d'intégrer Balaam. Il ne faut pas commencer par lui comme sujet principal, mais le présenter comme la preuve que la parole de Dieu est souveraine. Même un devin païen, moralement ambigu, est contraint de dire ce que Dieu veut.

À lire trop vite, on pourrait croire que Balaam est un prophète de Dieu. Il dialogue avec l'Éternel, reçoit des paroles véritables, prononce des oracles inspirés et affirme : « Je dirai les paroles que Dieu mettra dans ma bouche » (No 22:38, LSG). Il dit encore : « N'aurai-je pas soin de dire ce que l'Éternel met dans ma bouche ? » (No 23:12, LSG). Mais le reste de l'Écriture nuance fortement

Religions of Rome, vol. 1, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 35-37.

[3] Sur l'*evocatio* de Junon Reine à Véies, voir Tite-Live, *Histoire romaine*, V, 21-22 ; Mary Beard, John North et Simon Price, *Religions of Rome*, vol. 1, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 35-37. Sur l'arrivée de la *Magna Mater* à Rome en 204 av. J.-C. dans le contexte de la deuxième guerre punique, voir Tite-Live, *Histoire romaine*, XXIX, 10-14 ; Jörg Rüpke, *Religion of the Romans*, trad. Richard Gordon, Cambridge, Polity Press, 2007, p. 132-134.

cette impression. Il n’est pas présenté comme un prophète fidèle. Balaam n’est pas Moïse. Il ne se tient pas parmi les serviteurs de l’alliance. Josué l’appelle explicitement « Balaam, fils de Beor, le devin » (Jos 13:22, LSG). Il n’est qu’un mage étranger et étrange, que Dieu contraint à parler juste.

Balaam appartient au monde des oracles, des enchantements et de la divination. Balak le sollicite parce qu’il croit à l’efficacité de sa parole : « car je sais que celui que tu bénis est béni, et que celui que tu maudis est maudit » (No 22:6, LSG). L’intérêt historique du personnage est renforcé par l’inscription de Deir ’Alla, découverte en Jordanie : elle mentionne un « Balaam fils de Beor », associé à des visions nocturnes et à un message reçu du monde divin. Cette donnée ne prouve pas que le Balaam biblique soit simplement le même personnage historique. Mais elle montre qu’une tradition sur Balaam circulait au-delà d’Israël. La Bible reprend donc une figure connue et la soumet à une théologie yahviste.[4]

La difficulté théologique vient de ce que Balaam parle de « l’Éternel [comme étant son] Dieu » (No 22:18, LSG). Dans une lecture chrétienne postérieure, l’expression évoque spontanément une foi personnelle et exclusive. Mais dans le contexte religieux ancien, il faut faire preuve de prudence. Une telle formule ne signifie pas nécessairement ce que nous y entendrions aujourd’hui. Balaam reconnaît que, dans cette affaire, il doit traiter avec Yahvé, le Dieu d’Israël. Il sait que ce Dieu lui parle et qu’il ne peut pas transgresser son ordre. Mais il ne faut pas aller trop vite : reconnaître l’autorité de Dieu dans un moment donné n’implique pas nécessairement une conversion au Dieu de l’alliance.

Nombres 22-24 conserve donc les traces d’un monde religieux ancien, peut-être proche d’une monolâtrie en voie de clarification : les nations ont leurs dieux, leurs lieux hauts, leurs rites et leurs spécialistes religieux. Mais la théologie du récit est plus forte que ce décor. Elle affirme que l’Éternel n’est pas seulement le Dieu particulier d’Israël parmi les dieux particuliers des nations ; il est le Dieu qui domine les nations, les devins, les rites et les oracles. Il prend possession de la bouche du devin étranger. Il renverse le dispositif magique. Il transforme la malédiction voulue en bénédiction prononcée.[5]

Balaam est donc un personnage-limite. À la frontière entre prophétie et divination, entre connaissance réelle de Dieu et cœur pervers, entre parole inspirée et désir de gain. Le récit ne le réduit pas à un charlatan, car ses oracles sont vrais. Mais il ne le présente pas non plus comme un prophète juste. Il peut prononcer la vérité sans l’aimer. Il peut porter la parole de Dieu dans sa bouche sans la recevoir dans son cœur.

L’épisode de l’ânesse le dévoile avec une ironie presque cruelle. Balaam, le prophète étranger et étrange, prétend approcher le monde invisible ; mais c’est son ânesse qui voit l’ange de l’Éternel. Le voyant ne voit pas. L’homme des oracles avance, aveugle, vers l’épée qui lui barre la route. Et la pauvre bête de

[4] Sur Balaam comme figure de devin non israélite et sur l’inscription de Deir ’Alla, voir Baruch A. Levine, « The Deir ’Alla Plaster Inscriptions », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, no 239, 1980, p. 55-72 ; Baruch A. Levine, « The Balaam Inscription from Deir ’Alla: Historical Aspects », dans Andrew D. Gross, dir., *In Pursuit of Meaning: Collected Studies of Baruch A. Levine*, University Park, Penn State University Press, 2011, p. 143-158.

[5] Pour l’arrière-plan religieux d’Israël ancien, voir Mark S. Smith, *The Early History of God: Yahweh and the Other Deities in Ancient Israel*, 2e éd., Grand Rapids, Eerdmans, 2002 ; John Day, *Yahweh and the Gods and Goddesses of Canaan*, Sheffield, Sheffield Academic Press, 2000.

somme, battue par son maître, se révèle plus spirituelle que le spécialiste du sacré. Dieu a parfois de ces renversements qui ne ménagent pas l'orgueil religieux. Il ouvre la bouche d'un animal pour fermer celle d'un devin.

Pourquoi Dieu s'irrite-t-il contre Balaam alors qu'il lui avait permis de partir ? Parce qu'une permission divine n'est pas toujours une approbation divine. Dieu avait déjà posé une limite : « Lève-toi, va avec eux ; mais tu feras ce que je te dirai » (No 22:20, LSG). Plus tard, l'ange renouvelle la permission : « Va avec ces hommes ; mais tu ne feras que répéter les paroles que je te dirai » (No 22:35, LSG). Permission accordée, donc ; mais permission tenue en laisse. Car l'ange a déjà dévoilé le vrai problème : « ton chemin est pervers devant moi » (No 22:32, LSG). Ce n'est pas seulement le voyage qui est en cause. C'est la voie. Balaam marche dans une direction permise, mais avec un coeur que Dieu réprouve. Il semble vouloir rester disponible à l'honneur, au gain, à la possibilité de contourner la parole de Dieu. Pierre dira plus tard qu'il « aima le salaire de l'iniquité » (2 Pi 2:15, LSG), et Jude parlera de « l'égarement de Balaam pour un salaire » (Jude 11, LSG).

Cette scène nous avertit. La proximité avec les choses saintes ne sauve pas si elle ne conduit pas à l'obéissance. Balaam entend Dieu, mais ne se soumet pas vraiment. Il voit l'action de Dieu, mais ne se repent pas. Il porte la vérité dans sa bouche sans la recevoir dans son cœur. C'est un terrible miroir poru tous ceux qui ont entendu la vérité et refusent encore de se courber sous elle. Jésus l'a dit : « l'esprit est bien disposé, mais la chair est faible » (Mc 14:38, LSG). Il est difficile d'obéir, surtout quand le cœur demeure fasciné par le gain, l'honneur ou le détour.

C'est là une chose redoutable : on peut être très proche des choses saintes et demeurer étranger à la sainteté. On peut entendre la vérité, parler de la vérité, même être utilisé pour transmettre une parole vraie, sans se repentir. Balaam n'est pas excusable, parce qu'il a vu la lumière.

Son exemple parle encore aujourd'hui. Ceux qui entendent la vérité de Dieu et refusent de se repentir ne pourront pas dire qu'ils n'ont rien su. La proximité avec la parole de Dieu ne sauve pas si elle ne conduit pas à l'obéissance.

3. DIEU TRANSFORME LA MALÉDICTION EN BÉNÉDICTION

Le coeur du cycle se trouve dans les oracles. Balak conduit Balaam sur plusieurs hauteurs : Bamoth-Baal, le champ de Tsophim au sommet du Pisga, puis le sommet de Peor, en regard du désert. À chaque fois, il espère qu'un nouveau point de vue produira une nouvelle parole. À chaque fois, des autels sont bâtis, des taureaux et des béliers sont offerts. Mais le résultat est toujours le même : l'Éternel met sa parole dans la bouche de Balaam.

Le style du passage souligne cette répétition. Balak recommence ; Dieu redit. Balak déplace Balaam ; Dieu maintient sa parole. Balak espère une brèche ; Dieu ferme toute brèche. Il y a de la solennité, mais aussi de l'ironie. Balak cherche une faille dans la volonté de Dieu comme un mauvais plaideur cherche un vice de procédure. Il n'en trouvera pas.

Le premier oracle pose le principe, l'impossibilité de maudire Israël : « Comment maudirais-je celui que Dieu n'a point maudit ? Comment serais-je irrité quand l'Éternel n'est point irrité ? » (No 23:8, LSG). Israël est « un peuple qui a sa demeure à part » (No 23:9, LSG). Israël est séparé, non pour se glorifier, mais parce que Dieu l'a choisi pour porter la bénédiction et sa présence au milieu des nations.

Le deuxième oracle va plus loin. Il donne le fondement de cette protection. Il explique pourquoi la bénédiction ne peut être révoquée : Dieu ne change pas. « Dieu n'est point un homme pour mentir, ni fils d'un homme pour se repentir. Ce qu'il a dit, ne le fera-t-il pas ? Ce qu'il a déclaré, ne l'exécutera-t-il pas ? » (No 23:19, LSG). Balak veut une parole révisable. Il reçoit une parole irrévocable. « Voici, j'ai reçu l'ordre de bénir : Il a béni, je ne le révoquerai point » (No 23:20, LSG).

Le troisième oracle marque un tournant. Balaam ne va plus « à la rencontre des enchantements » (No 24:1, LSG). Il tourne son visage vers la steppe où Israël campe. Il voit le peuple selon ses tribus. Alors l'Esprit de Dieu vient sur lui. Ce n'est plus seulement une défense contre la malédiction. C'est une contemplation : « Qu'elles sont belles, tes tentes, ô Jacob ! Tes demeures, ô Israël ! » (No 24:5, LSG). Dans la bouche du devin, le peuple que Balak veut abattre apparaît au contraire beau, ordonné et fécond, comme des jardins près d'un fleuve et des cèdres le long des eaux. Dieu ne dit pas seulement : on ne touchera pas à mon peuple. Il dit : regardez la beauté que j'ai mise sur lui.

Pour nous, croyants en Jésus-Christ, ces oracles corrigent notre peur. Nous voyons souvent l'Église par ses faiblesses, ses querelles, ses lenteurs. Dieu la voit en Christ. Cela ne nie pas ses fautes. Cela ne blanchit pas ses scandales. Mais cela rappelle que le regard de Dieu sur son peuple n'est pas celui de ses ennemis. « Qui accusera les élus de Dieu ? C'est Dieu qui justifie ! » (Ro 8:33, LSG).

TABLEAU ANALYTIQUE DES ORACLES DE BALAAM

Oracle	Référence	Lieu / contexte	Contenu principal	Fonction théologique	Progression
1er oracle	No 23:7-10	Bamoth-Baal ; Balaam voit une partie du peuple	Balaam ne peut pas maudire ce que Dieu n'a pas maudit. Israël est un peuple mis à part : « C'est un peuple qui a sa demeure à part » (No 23:9).	Dieu protège Israël contre la malédiction extérieure.	Point de départ : impossibilité de maudire Israël, parce que Dieu l'a béni.
2e oracle	No 23:18-24	Sommet du Pisga ; Balak tente un autre point de vue	Dieu ne ment pas et ne se repent pas. Sa parole est irrévocable : « « Dieu n'est point un homme pour mentir » (No 23:19).	La bénédiction repose sur la fidélité immuable de Dieu, non sur la situation morale ou militaire d'Israël.	On passe de l'impossibilité de maudire Israël à la certitude que la parole divine s'accomplira.
3e oracle	No 24:3-9	Sommet du Peor ; Balaam ne cherche plus les enchantements	Balaam voit Israël campé selon ses tribus. Il proclame la beauté, la fécondité et la puissance future du peuple :	L'Esprit de Dieu saisit Balaam ; la bénédiction devient contemplation prophétique du peuple organisé et fécond.	La bénédiction n'est plus seulement défensive ; elle devient vision positive de la destinée

			« Qu’elles sont belles, tes tentes, ô Jacob ! » (No 24:5).		d’Israël.
4e oracle	No 24:15-19	Après la colère de Balak ; Balaam annonce ce qui arrivera « dans la suite des temps »	Un roi sortira de Jacob : « Un astre sort de Jacob, un sceptre s’élève d’Israël » (No 24:17). Il dominera Moab, Édom et Séir.	Oracle royal et messianique. Il annonce d’abord la royauté davidique, puis plus profondément le Messie.	Le regard s’élargit : de la bénédiction présente d’Israël à l’avenir messianique et au règne victorieux.
Oracle contre Amalek	No 24:20	Balaam voit Amalek	Amalek, premier ennemi d’Israël, sera finalement détruit.	Dieu juge l’hostilité ancienne contre son peuple.	La prophétie s’étend des ennemis immédiats à l’histoire des peuples hostiles.
Oracle sur les Kéniens	No 24:21-22	Balaam voit les Kéniens	Leur demeure paraît solide, mais ils seront emportés par l’Assyrien.	Même les peuples apparemment sécurisés sont soumis aux bouleversements de l’histoire gouvernée par Dieu.	Le regard quitte les ennemis directs pour englober les peuples voisins et les empires.
Oracle final : Assur, Héber, Kittim	No 24:23-24	Dernier oracle de Balaam	Les puissances impériales seront humiliées : Assur, Héber, puis même la puissance venue de Kittim.	Dieu domine non seulement Israël et ses voisins, mais toute l’histoire des empires.	Aboutissement : la parole de Dieu embrasse l’histoire universelle et annonce la chute des puissances.

4. L’ASTRE DE JACOB : LA PROTECTION DEVIENT ESPÉRANCE

Le quatrième oracle dépasse la situation immédiate. Balaam annonce : « Je le vois, mais non maintenant, je le contemple, mais non de près. Un astre sort de Jacob, un sceptre s’élève d’Israël » (No 24:17, LSG). L’astre et le sceptre disent la royauté. La formule regarde un avenir éloigné. La protection devient espérance.

Historiquement, cette parole commence à s’accomplir sous David. Moab, le peuple même de Balak, est soumis : « Les Moabites furent assujettis à David, et lui payèrent un tribut » (2 S 8:2, LSG). À la même époque, Édom connaît aussi le même sort : « Tout Édom fut assujetti à David. L’Éternel protégeait David partout où il allait » (2 S 8:14, LSG). L’ironie est complete : Balak voulait acheter une parole contre Israël ; il reçoit l’annonce d’un Moab courbé sous le sceptre d’Israël.

Amalek représente l’ennemi ancien et premier. Balaam déclare : « Amalek est la première des nations, mais un jour il sera détruit » (No 24:20, LSG). Cette parole reprend la condamnation d’Exode 17 : « J’effacerai la mémoire d’Amalek de dessous les cieux » (Ex 17:14, LSG). Son accomplissement se déploie progressivement : Saül reçoit l’ordre de frapper Amalek (1 S 15:3), David combat les Amalécites (1 S 30:17), puis des Siméonites frappent « le reste des réchappés d’Amalek » (1 Ch 4:43, LSG). L’hostilité ancienne contre le peuple de Dieu ne demeure pas sans réponse.

Les Kéniens, Assur, Héber et Kittim élargissent l'horizon. Les Kéniens paraissent installés en sécurité : « Ta demeure est solide, et ton nid posé sur le roc » (No 24:21, LSG). Mais cette sécurité est fragile devant les bouleversements de l'histoire. Assur représente la puissance impériale assyrienne, instrument de jugement, mais aussi objet du jugement de Dieu : « Malheur à l'Assyrien, verge de ma colère ! » (És 10:5, LSG), puis : « je punirai le roi d'Assyrie pour le fruit de son cœur orgueilleux » (És 10:12, LSG). Héber et Kittim ouvrent la perspective vers les empires et les peuples lointains. Même les puissances venues de la mer seront humiliées. Le dernier mot n'appartient pas aux empires, mais à Dieu.

La version Darby rend utilement la fin de Nombres 24:24 : « Et des navires viendront de la côte de Kittim, et affligeront Assur, et affligeront Héber, et lui aussi ira à la destruction. » Cette formulation évite de lire le texte comme si Dieu annonçait ici la destruction définitive d'Israël. L'oracle vise plutôt le mouvement des empires, leur humiliation successive et leur destinée sous le jugement de Dieu. La parole sortie de Jacob ne se limite donc pas à protéger un camp dans une plaine ; elle traverse l'histoire des peuples.

Mais David n'épuise pas le quatrième oracle de Balaam. L'astre de Jacob ouvre une espérance messianique. Le lien avec Matthieu 2 est suggestif : les mages demandent : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus pour l'adorer » (Mt 2:2, LSG). Matthieu ne cite pas explicitement Nombres 24:17, mais l'écho est puissant : un voyant venu du monde des nations avait annoncé l'astre issu de Jacob ; des mages venus des nations voient l'étoile et viennent adorer le Roi des Juifs. L'Apocalypse ferme le cercle : « Je suis le rejeton et la postérité de David, l'étoile brillante du matin » (Ap 22:16, LSG).

La progression des oracles est donc claire. Dieu protège Israël contre une malédiction immédiate. Puis il proclame l'irréversibilité de sa parole. Puis il fait contempler la beauté du peuple campé selon ses tribus. Enfin il annonce le roi qui sortira de Jacob, la chute des ennemis proches et le jugement des empires. La parole de Dieu part d'une crise locale et embrasse l'histoire universelle. Elle va du camp d'Israël au Messie, des hauteurs de Moab au règne de Dieu.

5. UNE NARRATION PROPHÉTIQUE, THÉÂTRALE ET CRITIQUE

Le style de Nombres 22-24 se distingue fortement du reste du livre. Ailleurs, Nombres contient des recensements, des prescriptions, des itinéraires, des murmures et des crises internes au camp. Ici, le récit devient dramatique. Il avance par scènes : messagers de Balak, consultations nocturnes, voyage interrompu par l'ange, parole de l'ânesse, montées sur les hauts lieux, sacrifices répétés, oracles en poésie. Les répétitions peuvent sembler lourdes à une lecture rapide, mais elles construisent une tension. Balak recommence ; Dieu redit. Balak déplace Balaam ; Dieu maintient sa parole. Balak espère une brèche ; Dieu ferme toute brèche.[6]

[6] Sur les rapports entre prose et oracles et sur la complexité littéraire du cycle, voir Hedwige Rouillard, *La péricope de Balaam (Nombres 22-24) : la prose et les « Oracles »*, Paris, Gabalda/Lecoffre, 1985.

Le passage alterne prose narrative et poésie oraculaire. Cette alternance a conduit plusieurs critiques à penser que le cycle de Balaam conserve des traditions anciennes, peut-être transjordaniennes, intégrées ensuite au livre des Nombres. Il est raisonnable de reconnaître une histoire littéraire complexe. Mais cela ne veut pas dire que le passage soit une pièce étrangère mal insérée. Sa fonction canonique est très claire : au seuil de Canaan, après les victoires en Transjordanie et avant les discours de Moïse, il montre que Dieu préserve son peuple contre une menace invisible.

Le récit est presque liturgique : sept autels, sept taureaux, sept béliers, des lieux hauts, des proclamations solennelles. Mais cette liturgie est retournée contre son commanditaire. Balak accomplit les gestes d'un roi qui cherche à se concilier les dieux contre son ennemi ; l'Éternel s'en sert pour publier la bénédiction d'Israël. Le rite est absorbé par la parole. Le décor païen devient chaire de proclamation.

6. DIEU PROTÈGE, MAIS IL APPELLE À LA SAINTETÉ

Le cycle de Balaam ne se termine pas vraiment en Nombres 24. Le texte dit : « Balaam se leva, partit, et retourna chez lui. Balak s'en alla aussi de son côté » (No 24:25, LSG). On pourrait croire que tout est fini. Mais la suite de l'Écriture révèle que Balaam n'a pas simplement disparu. N'ayant pas pu maudire Israël directement, il a trouvé un moyen de le faire tomber indirectement.

Nombres 31:16 donne l'explication rétrospective : « Voici, ce sont elles qui, sur la parole de Balaam, entraînèrent les enfants d'Israël à l'infidélité envers l'Éternel, dans l'affaire de Peor » (LSG). Apocalypse 2:14 confirme cette lecture : Balaam « enseignait à Balak à mettre une pierre d'achoppement devant les fils d'Israël, pour qu'ils mangeassent des viandes sacrifiées aux idoles et qu'ils se livrassent à l'impudicité » (LSG). Voilà la vraie doctrine de Balaam : quand la malédiction extérieure échoue, il reste la séduction intérieure. Quand on ne peut pas détruire le peuple de Dieu de face, on peut tenter de le corrompre de l'intérieur. Balaam n'a pas pu maudire Israël. Alors il a conseillé de le corrompre. Il n'a pas pu forcer la porte ; il a montré la fenêtre.

Sa fin est sobre et terrible. Lors de la guerre contre Madian, le texte dit : « Ils tuèrent aussi par l'épée Balaam, fils de Beor » (No 31:8, LSG). Josué le rappelle encore : « Balaam, fils de Beor, le devin » fut tué par les enfants d'Israël (Jos 13:22, LSG). L'homme qui avait prononcé des paroles sublimes meurt comme un devin compromis avec les ennemis du peuple de Dieu. Il a porté la vérité dans sa bouche, mais non dans son cœur.

L'application est brûlante. L'Église ne doit pas craindre d'abord les malédictions du dehors. Christ la garde : « Je bâtirai mon Église, et les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle » (Mt 16:18, LSG). Mais elle doit craindre les compromis du dedans. Les portes de l'enfer ne renverseront pas l'Église ; l'idolâtrie, elle, peut salir son témoignage, endormir sa conscience, vider sa parole de toute puissance.

Voilà pourquoi ce récit est à la fois une consolation et un avertissement. Consolation, parce que Dieu préserve son peuple contre ce que les hommes veulent lui faire. Avertissement, parce que le peuple préservé doit demeurer saint. Paul nous donne la clé de lecture : « Ces choses leur sont arrivées pour servir d'exemples, et elles ont été écrites pour notre instruction » (1 Co 10:11, LSG). Israël est protégé, mais il est repris. L'Église est aimée, mais elle est sanctifiée. Dieu défend son peuple contre ses ennemis ; il le discipline contre lui-même.

La vraie menace n'est donc pas toujours la violence extérieure, la moquerie du monde ou les stratégies de ses adversaires. Elle prend souvent le visage plus discret — et plus dangereux — de la doctrine de Balaam : idolâtrie, impudicité, compromis, appétit du gain, religion utilisée sans soumission du cœur. Le monde peut être dangereux. Le cœur l'est davantage.

7. D'ISRAËL À L'ÉGLISE : LE PEUPLE QUE DIEU GARDE

Il faut lire le récit de Balaam dans le bon ordre. Avant de parler de nous, le texte parle d'Israël. Il ne faut pas l'effacer. Israël est le peuple que Dieu a choisi et Dieu n'a pas rejeté son peuple (Ro 11:1, LSG). L'Église ne doit pas piller Israël de ses promesses comme un héritier impatient fouille les armoires avant l'heure.

Mais il est également vrai qu'en Jésus-Christ, le Messie d'Israël, les croyants des nations participent aux bénédictions du dessein de Dieu. L'Église ne remplace pas Israël de façon plate et brutale. Elle est rassemblée en Christ, greffée sur la promesse, appelée à vivre de la fidélité de Dieu. Elle reçoit donc Nombres 22-24 comme encouragement, avertissement et espérance.

Le récit nous laisse donc avec trois paroles pour l'Église : un encouragement, un avertissement, et une espérance.

Un encouragement, d'abord. Dieu garde son peuple avant même que son peuple voie le danger. Nous ne voyons pas toutes les menaces qu'il détourne. Nous n'entendons pas toutes les accusations qu'il réduit au silence. Nous ne connaissons pas toutes les portes qu'il ferme par miséricorde. Mais le récit de Balaam nous apprend ceci : pendant que l'Église campe dans la plaine, Dieu agit sur les hauteurs.

Un avertissement, ensuite. La bénédiction n'autorise jamais l'infidélité. L'Église appartient à Christ ; elle ne peut donc pas flirter avec Baal-Peor. Elle a été acquise par son sang : « l'Église du Seigneur, qu'il s'est acquise par son propre sang » (Ac 20:28, LSG). Ce sang nous donne une sécurité immense ; il donne aussi à notre vie une gravité nouvelle. On ne traite pas légèrement ce qui a coûté le sang du Fils de Dieu.

Une espérance, enfin. Dieu accomplit sa parole. Les empires passent. Les modes passent. Les idéologies passent aussi, même lorsqu'elles prennent des airs d'éternité ; certaines durent moins qu'une tente dans le vent. Mais la parole de Dieu demeure. Jésus l'a dit avec une simplicité royale : « Je vous le dis, s'ils se taisent, les pierres crieront ! » (Lu 19:40, LSG). Quand Dieu veut un témoignage, il le suscite. Quand il veut garder son peuple, il le garde.

Ainsi le cycle de Balaam parle à notre siècle. Nous sommes facilement impressionnés par les puissances visibles : argent, médias, gouvernements, institutions, opinions. Balak aussi était impressionnant. Il avait des princes, des présents, des autels, des lieux hauts. Il lui manquait seulement l'essentiel : la parole de Dieu n'était pas avec lui.

CONCLUSION

Le cycle de Balaam nous apprend à regarder autrement. En bas, Israël campe, sans savoir. En haut, Balak s'agite, Balaam hésite, les autels fument. Plus haut encore, Dieu règne.

C'est toute la hiérarchie du passage. Les hommes complotent. Les rites se répètent. Les rois s'impatientent. Les devins calculent. Mais la parole de Dieu descend, nette, irrévocable, souveraine : « Il a béni, je ne le révoquerai point » (No 23:20, LSG). Voilà le cœur du récit : Dieu préserve son peuple, depuis Israël gardé contre la malédiction de Moab jusqu'à l'Église qu'il garde aujourd'hui en Christ, en passant par David et par Jésus-Christ, l'astre de Jacob et l'étoile brillante du matin.

Mais cette consolation ne doit jamais devenir mollesse. Le Dieu qui garde est aussi le Dieu saint. Il empêche Balaam de maudire Israël ; il juge Israël quand Israël se livre à Peor. Il protège l'Église ; il l'appelle aussi à se purifier. La vraie foi reçoit ensemble la sécurité et la crainte, la promesse et l'obéissance, la bénédiction et la sainteté.

Balak veut acheter une malédiction. Balaam veut peut-être vendre une parole. Dieu, lui, donne une bénédiction gratuite. Les affaires humaines se terminent souvent ainsi quand Dieu entre dans la salle : les contrats se défont, les puissants se taisent, les prophètes malgré eux parlent juste, et le peuple que l'on voulait maudire découvre qu'il était gardé depuis le commencement.

Voilà pourquoi ce récit nous appelle à deux attitudes : la confiance et la vigilance. Confiance, parce que Dieu protège son peuple même lorsqu'il ne voit pas le danger. Vigilance, parce que la bénédiction de Dieu ne doit jamais devenir un prétexte pour tolérer l'infidélité. Balaam entend la vérité sans s'y soumettre. Israël est protégé contre la malédiction, mais jugé lorsqu'il se livre à l'idolâtrie. L'Église est précieuse aux yeux du Seigneur, mais elle est appelée à la sainteté.

Les nations s'agitent ; l'Éternel règne. Les hommes dressent leurs autels, rédigent leurs contrats, montent sur leurs hauteurs, cherchent un angle plus favorable. Mais lorsque Dieu a décidé de bénir son peuple et d'accomplir sa parole, aucune puissance, aucune malédiction, aucun faux prophète et aucune ruse des nations ne peuvent renverser son dessein.